**Dominique CHANCÉ & Alain RICARD (dir.), *Études
Littéraires Africaines***

Numéro spécial : « Traductions postcoloniales » n° 34, 2012

Elisabet Carbó

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/19036>

DOI : [10.4000/etudesafriaines.19036](https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.19036)

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 413-415

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Elisabet Carbó, « Dominique CHANCÉ & Alain RICARD (dir.), *Études Littéraires Africaines* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 221-222 | 2016, mis en ligne le 01 avril 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/19036> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.19036>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Dominique CHANCÉ & Alain RICARD (dir.), *Études Littéraires Africaines*

Numéro spécial : « Traductions postcoloniales » n° 34, 2012

Elisabet Carbo

RÉFÉRENCE

Dominique CHANCÉ & Alain RICARD (dir.), *Études Littéraires Africaines*. — Numéro spécial : « Traductions postcoloniales », n° 34, 2012, 170 p.

- 1 Ce dossier d'*Études Littéraires Africaines* rassemble les contributions présentées en avril 2011 lors d'une journée d'études du laboratoire LAM (Les Afriques dans le monde) consacrée à l'étude de la traduction postcoloniale. Celle-ci, contrairement à la pratique prédominante en contexte colonial, se pose en effet comme un nouveau cadre institutionnel qui encourage le dialogue avec des visions du monde autres que celles des dominants.
- 2 Dans sa contribution intitulée « Frotter et limiter notre cervelle contre celle d'autrui : la traduction comme exercice de l'autre », Nathalie Carré étudie le rapport entre le soi et l'Autre dans les traductions des *Safari za Wasuaheli*, publiées en allemand et en différentes versions durant les premières années de la colonisation de l'Afrique orientale. Né de la double volonté de disposer, d'une part, d'un recueil de textes pour l'étude du kiswahili, et de connaître, d'autre part, les réalités du continent à travers les voix de ses autochtones, cet ouvrage révèle à l'étude un manque évident de réciprocité dans sa démarche de traduction : les instances européennes y parlent en définitive à la place de l'autre, et ce détournement d'autorité se manifeste aussi bien au niveau éditorial (découpages, notes, ajouts) qu'au niveau linguistique (superposition d'une manière occidentale de dire le monde à celle originale). Ce travail expose clairement la difficulté de superposer deux manières différentes d'appréhender le monde et montre comment les codes occidentaux se sont imposés tout au long de l'histoire en réorganisant ceux de la culture première.

- 3 Xavier Garnier se sert quant à lui de son expérience personnelle (il a traduit *Nagona* et *Mzingile* d'Euphrase Kezilahabi, du swahili au français) pour s'interroger sur les différences conceptuelles entre les langues. Après un parcours historique décrivant la place de la traduction des langues européennes vers le swahili et vice-versa, il propose une belle réflexion sur les imaginaires que les langues véhiculent et qui sont susceptibles d'interférer dans l'esprit du traducteur. Enfin, il analyse les problèmes de traduction qu'il a relevés du point de vue linguistique, tels que l'hétérogénéité (le texte compte de nombreux mots en kikerewe et certains d'origine arabe), la répétition lexicale ou la fragmentation syntaxique, ce qui l'amène à s'interroger sur la stratégie de traduction à adopter lorsqu'un auteur choisit la voie de l'opacité dans sa langue d'origine.
- 4 Claire Riffard analyse ensuite l'œuvre de l'écrivain malgache Jean Joseph Rabearivelo en tant que théoricien et praticien de la traduction. Voulant tout à la fois rénover la création poétique de son pays, sous l'emprise de modèles exogènes, et renouer avec sa propre tradition, Rabearivelo s'attache dans ses traductions du malgache au français à proposer de nouveaux modèles esthétiques tout en réhabilitant la poésie merina. La multiplicité de ces textes-sources l'oblige ainsi à créer une interlangue en transposant la musique d'une langue dans l'autre. Par-delà cette production qui s'enrichit de la mutuelle fécondité des langues, Rabearivelo se livre également à l'autotraduction : il crée alors des interférences afin de rester fidèle à la manière d'appréhender le monde de chaque langue, à sa musicalité ou à ses références culturelles, et réussit à travailler dans un constant mouvement entre ses deux langues de travail, ce qui les fait entrer dans un dialogue intime.
- 5 S'intéressant aux rapports entre langue et pouvoir, Didier Galibert esquisse un examen de la textualisation des relations de pouvoir depuis l'indépendance de Madagascar. Après une description de la place occupée par le français et le malgache dans les champs politique, législatif et académique, l'auteur se penche sur les problèmes de définition de la conscience linguistique dans un contexte où l'affirmation d'un nationalisme culturel se heurte à la volonté de distinction sociale. À travers les cas de la poétesse Esther Nirina et des auteurs Michèle Rakotoson et Raharimanana, Galibert illustre la diversité des transactions de la conscience linguistique et le poids de la dépendance géopolitique de l'État dans la reconnaissance des écrivains malgaches. Il en dégage enfin le constat que la diglossie s'est ancrée dans l'écriture personnelle ainsi que dans les pratiques politiques et d'expression publique des auteurs, proposant ainsi d'étudier leur conscience linguistique comme un lieu de tension entre les langues.
- 6 De son côté, Dominique Chancé compare les traductions publiées par Raymond Queneau puis Michèle Laforest du fameux roman d'Amos Tutuola, *L'ivrogne dans la brousse*. La réflexion met au jour deux conceptions différentes de l'écart linguistique : tandis que Queneau voit dans les particularités lexicales et syntaxiques de l'auteur des écarts vis-à-vis d'une langue majeure et s'attache à les rendre en français, la deuxième y voit plutôt l'expression d'une poétique propre à l'auteur ou la volonté de faire entendre dans le texte différents types d'oralité. Il en résulte, dans le cas de Queneau, la création d'un « langage parlé écrit » qui se calque sur les stratégies de la langue source, alors que la traduction de Laforest crée plutôt un nouveau texte qui serait l'équivalent de l'oralité de Tutuola, tout en utilisant des stratégies linguistiques propres au français pour bien restituer le ton et le rythme du texte de départ. Ainsi, l'auteur propose la traduction postcoloniale comme une pratique qui tiendrait compte de la situation

historique du texte mais qui ne l'y enfermerait pas, tout en prêtant attention aux spécificités de la poétique complexe de l'auteur.

- 7 La contribution d'Abraham Brahima développe la notion de « tiers-texte oral africain » pour désigner une version première du texte qui serait conçue dans la langue maternelle de l'auteur mais qui n'existerait en définitive que dans son esprit. À travers des exemples d'auteurs qui défendent la traduction comme une décision motivée, l'auteur remet en cause cette présupposition de l'existence d'un tiers-texte et montre comment la détermination d'un régime oral comme caractéristique essentielle du texte africain devient vite une fixation identitaire qui n'est jamais sans conséquences dans le domaine de la traduction.
- 8 Myriam Suchet nous propose enfin une analyse traductologique de la statue du roi Gbgèhanzin en requin exposée au musée du quai Branly. Dans cette approche, la traduction est utilisée dans son acceptation de « déplacement des objets » : l'étude des lieux d'origine et de transit de l'objet va de pair avec ses changements de statut, et la façon de présenter cette hétérogénéité constitutive de l'œuvre révèle un certain nombre de problèmes de traduction inter-linguistique mais aussi d'adresse. Face à la diversité de public, Suchet nous propose d'appréhender les dispositifs multimédia comme des outils à « adresse hétérolingue », de façon à assurer un dialogue avec l'œuvre, but ultime de la traduction postcoloniale.
- 9 En tant que moyen de communication médiée, la traduction se pose ici comme champ fécond pour l'étude des relations de pouvoir entre différentes cultures, telles que les langues les reproduisent. Le développement d'une traduction postcoloniale nous oblige à réfléchir sur la nature de cette médiation, sur ses enjeux et difficultés, mais aussi sur l'idéologie dont elle se fait porteuse. La diversité des approches proposées ici met en définitive très bien en lumière l'influence de cette médiation dans la communication interculturelle.